

Club de Lecture adultes

Année 2006-2007

Littérature sud-américaine hispanophone

Liste des livres lus et présentés durant les séances

Et

Fonds sud-américain de la bibliothèque

Introduction à la littérature hispano-américaine

Angel Esteban dans «Introduction à la littérature hispano-américaine» (ellipses 2000) en donne la définition suivante :

« une communauté de langue et de pensée culturelle et politique ».

La naissance de cette littérature est liée au processus d'émancipation. Avant le XIXe siècle, nous pouvons noter 3 grandes périodes :

-la période précolombienne : une littérature indigène : poésie... « Popolvu »

-La période des conquistadors : littérature indigène qui raconte et interprète l'irruption des espagnols.

-la période coloniale avec une forte emprise européenne et peu de production locale.

Le XIXe siècle clôt l'époque coloniale avec les révolutions et les indépendances des différents pays :

Mexique (1821), Argentine (1816), Pérou (1821), Colombie (1819 avec Bolivar), etc.

Cependant, l'indépendance n'a pas débouché sur une véritable émancipation, la domination a seulement changé de camp. Le pouvoir exercé par la classe créole a remplacé celui que l'Espagne n'a pu conserver.

Le XIXe siècle voit naître le roman sentimental comme littérature de divertissement et vers la fin du siècle, le roman qualifié « d'indigène » car décrivant la triste réalité de l'Indien.

Enfin, les contacts avec les différentes littératures, les nouveaux moyens de communication, les expositions d'art, etc., ont conduit la littérature hispano-américaine à une véritable autonomie.

Après un parcours historique, nous pouvons aussi la définir suivant trois points de vue :

1/ La littérature hispano-américaine rassemble les œuvres écrites en espagnol par les auteurs appartenant à la communauté hispanophone de l'Amérique espagnole.

2/ Elle est considérée comme l'expression d'une réalité particulière, celle du sous-développement, mais envisagé sous l'angle de la matière première qu'il offre, la fraîcheur de la nouveauté, et la capacité à créer de nouvelles formules.

3/ Le poids de la nature, des métissages culturels, du pouvoir de l'imaginaire, et la faculté de découvrir ce qui est magique dans la réalité forment la troisième ligne d'approche : *le réalisme magique*.

Ce bloc commun ainsi défini n'exclut pas tous les particularismes régionaux., qui ne correspondent pas forcément aux frontières des différents pays.

Aira, César : les nuits de Flores, traduit par Michel Lafon (Christian Bourgois, 2005).

La crise argentine fait surgir du néant d'étranges créatures. Un couple de retraités du quartier de Flores invente un métier à sa mesure, pour améliorer son ordinaire : la livraison à pied de pizzas à domicile. Ce voyage au bout de la nuit de Buenos Aires, hantée par des monstres, est aussi une traversée du miroir jusqu'au cœur de l'énigme dans les entrailles d'un couvent - où le conte de fées bascule, via le polar et la critique d'art, dans le roman gothique. Avec *Les Nuits de Flores*, Aira continue, comme dans plusieurs de ses romans précédents, à édifier la mythologie de ce quartier de Buenos Aires où il habite, dans une fascinante proximité avec ses personnages, depuis 1967. Mythologie tendre et grotesque, souriante et frénétique, à l'échelle du bouleversement permanent auquel sont soumis ses habitants en ces temps difficiles.

Allende, Isabel: Paula, traduit par Pierre Guillaumin (Fayard, 1995).

Isabel Allende, journaliste et romancière chilienne née à Lima en 1942, vit aujourd'hui en Californie.

Le 8 décembre 1991, la fille d'Isabel, Paula, sombre dans un profond coma dont l'issue est incertaine. Sa mère entame alors un douloureux combat contre la maladie, contre le temps qui passe. Elle décide de s'en remettre à l'écriture qui lui permettra de remonter le fil du temps.

Arenas, Renaldo : Avant la nuit, traduit par Françoise Rosset (Folio, 1974).

Dans un implacable réquisitoire contre la dictature castriste, Reinaldo Aenas livre ses rages et ses rébellions. Il rend compte des persécutions, de l'expétiencie de la prison, de la terreur, des arrestations des assassinats, de la haine de Fidel envers les écrivains, de la fuite, de l'horreur, de l'exil...

Un récit autobiographique, beau et émouvant qui exprime avec gravité à quel point il est difficile de partager l'expérience de la douleur.

Arenas, Reinaldo : la plantation, traduit par Aline Schulman ; (Mille et Nuits, 2005).

Cuba, 1970. Une plantation sucrière. De jeunes " conscrits " coupent sous la contrainte la canne dans les champs et en extraient le jus brun. Dans des conditions harassantes, ils tentent de remplir les objectifs de production décrétés par le Grand Cacique. Depuis des siècles, le morceau de cristal blanc a été raffiné au prix d'humiliations et d'oppressions. " Mais moi Je vois un continent d'Indiens esclaves affamés qui crèvent dans les mines ou au fond de la mer. Je vois trois millions de nègres esclaves affamés qui couchent les champs de canne à sucre aux pieds de leur maître. Je vois une armée d'adolescents esclaves affamés qui griffent la terre. Que voulais-tu que je te dise ? De quoi veux-tu que je te parle ? De quoi puis-je te parler, dis-moi de quoi d'autre puis-je te parler sans mériter qu'on m'arrache la langue pour trahison ? " Reinaldo Arenas a composé un chant de révolte et présente une vision sombre et pessimiste des conditions de vie.

Baron Supervielle, Silvia : l'eau étrangère (José Corti, 1993)

la frontière (José Corti, 1995)

La rive orientale (Seuil, 2001)

Silvia Baron Supervielle, poète argentin, a choisi la langue française. Elle a reçu de sa grand-mère paternelle une éducation de culture française. En 1961, elle s'installe définitivement à Paris. Dans la rive orientale, Silvia Baron Supervielle écrit une très belle et poétique méditation sur l'exil, l'appartenance, l'écriture. Le thème de l'écriture est un thème souvent repris dans ses poèmes comme dans ses récits. Son œuvre est d'un accès un peu ardu.

Baron Supervielle, Silvia : la forme intermédiaire (Seuil, 2006).

Un amour malheureux amène l'éditeur et biologiste Manuel Marino à enquêter sur l'origine de l'homme et du sentiment, ainsi que sur l'histoire des chevaux. Dans ce récit, écrit par une voix double, lui et moi, on retrouve l'univers singulier de l'auteur, qui s'interroge sur l'amour et l'écriture, l'exil et le paysage du souvenir, la forme intermédiaire des êtres et des choses. " Je me tiens derrière l'épaule de Manuel, dans son ombre. Un faible écart entre lui et moi me permet d'écrire. C'est une marge entre moi et moi, lui et lui, l'œil et ce qu'il voit, le temps et ses intervalles, qui dirige mon bras sur les papiers. Devant nous, dans le bureau où travaille Manuel, la fenêtre, qui exhibe un grand platane, nous renvoie des reflets sur un vantail lui, sur l'autre moi. Partout autour de nous le regard d'un livre ".

Nous retrouvons dans ce livre la recherche et la réflexion sur l'écriture de Silvia Baron Supervielle.

Bioy Casare, Adolfo : dormir au soleil, traduit par Françoise Rosset (Folio, 1974).

Adolfo Bioy Casares, de souche béarnaise, est né en 1914 à Buenos Aires. Il passe de longues années à la campagne, où il garde des brebis, marque des taureaux, dompte des chevaux sauvages. En 1935, il dirige avec Jorge Luis Borges la revue littéraire Destiempo.

Dans ses propres textes Bioy Casares est essentiellement tourné vers le fantastique. Son récit le plus célèbre reste « l'invention de Morel ».

Bordenave, employé de banque congédié à la suite d'une grève malencontreuse, est devenu horloger. Il mène une existence paisible dans sa maison du quartier populaire de Buenos Aires. Soudain, et pour des raisons inconnues, sa femme Diana est enfermée dans une clinique psychiatrique. Dès lors, la vie de l'horloger, faite de conventions, va être bouleversée par une série de péripéties bizarres et inquiétantes, entre autres l'intervention de sa belle-soeur, des entretiens avec le fascinant Roger Samanigo, directeur de la clinique, et l'apparition d'une chienne qui curieusement s'appelle Diana comme sa femme. Enfin, le comportement de la vraie Diana, sortie de clinique, lui fait prendre conscience, petit à petit qu'autour de lui se produisent d'étranges transferts et des mutations d'âmes et de corps... *Dormir au soleil* s'inscrit dans le cadre de ces imaginations pour ainsi dire " frontalières ", à cheval sur le rêve et la réalité, dont cet auteur a construit un royaume très singulier et qui lui ont valu d'être, avec Borges, l'écrivain le plus marquant de la littérature sud-américaine d'aujourd'hui.

Bosch, Juan: vers le port d'origine, traduit par Guillermo Pina-Contreras (Alinéa, 1985).

Parvenu au pouvoir en 1961, Trujillo régna en despote jusqu'à son assassinat en 1961. La première élection libre porta au pouvoir Juan Bosch. Celui-ci fut à son tour renversé par un coup d'état militaire.

Recueil de nouvelles écrites depuis 1942 et réunies en 1985, par le premier président élu de Saint-Domingue (en 1963) renversé par un coup d'Etat d'inspiration US. La trame est résolument sociale. Malgré la "foi révolutionnaire latente" et le climat sombre, comme le signale C. Lionet, Bosch n'est pas complètement désespérant. A souligner deux nouvelles : « Le Noël d'Encarnacion Mendoza » et « le fleuve est son ennemi ».

Bossert, Gustavo : Les domestiques, traduit par André Gabastoi (Actes Sud, 2001).

Un couple âgé s'est retiré dans une maison isolée. Ils y vivent heureux et ne descendent à la ville qu'une fois par mois et en profitent pour voir leurs amis jusqu'au jour où un couple de domestiques s'impose à eux...une interrogation sur les relations humaines.

Brizuela, Leopoldo : Le plaisir de la captive, traduit par Bernard Tissier (José Corti, 2006).

Dans l'Argentine de la fin du XIXe siècle depuis la pampa jusqu'à la Terre de Feu, Leopoldo Brizuela revient avec la puissance d'évocation déjà remarquée dans *Angleterre, une fable*, son précédent roman, à ses deux thèmes de prédilection : l'anéantissement des populations et des cultures indiennes par les Blancs, et les rapports homme-femme au sein de sociétés vouant un culte à la virilité. La nouvelle éponyme, *Le plaisir de la captive*, relate la chevauchée à travers la pampa d'une jeune fille blanche poursuivie par un chef indien. Tandis qu'elle prend conscience de la montée du désir en elle, Rosario semble peu à peu, par une appropriation de la stratégie de l'Indien, renverser les rôles et imposer de nouvelles règles à la poursuite, qu'elle convertit en une sorte de cérémonie érotique et d'épreuve initiatique - long prélude à l'étreinte finale, dont le lieu et le moment seront choisis par la " captive ". *Le Petit Pied de Pierre* raconte, à partir de trente-huit témoignages qui sont autant de voix différentes et parfois divergentes, la biographie fictive d'un personnage réel : Ceferino Namuncurà, fils et petit-fils de caciques qui tinrent longtemps en échec l'armée argentine, l'un des derniers survivants de sa tribu, dont, à des fins édifiantes l'Eglise voulut faire un prêtre, et dont un grand nombre d'Argentins firent un saint.. Ne frappent pas seulement dans ces récits la thématique abordée, mais aussi l'écriture et la construction de l'ensemble où chaque motif semble se répondre d'une histoire à l'autre ; où la langue est au service du vaincu, comme elle était aussi naguère, l'instrument du vainqueur.

Caceres, Grecia: fin d'après-midi, traduit par J.M. Saint-Lu (L'écloso ,2004).

Grecia Cáceres est née à Lima en 1968. A quatre ans elle apprend le français à l'école française de Lima où elle fera toute sa scolarité. Elle poursuit ses études à l'université catholique du Pérou (PUCP), des études de linguistique et de littérature. Pendant ses études, elle enseigne le français au centre de langues de l'université. En 1992, à la fin de ses études à Lima, Grecia Cáceres part en France suivre un troisième cycle à Paris 8-Saint Denis. Cette même année elle publie, avant de partir, son premier livre, un recueil de poésie. A Paris, elle commence l'écriture d'un premier roman, "La espera posible" qui sera édité par Balland en 2001. Après ce premier roman, elle écrira, toujours à Paris un deuxième roman, "Violeta", puis un troisième "Fin d'après-midi", paru en novembre 2004. C'est à Paris que Grecia Cáceres commence à écrire des romans, dans sa langue maternelle, l'espagnol, des romans qui seront traduits en français, langue qu'elle maîtrise également mais qui reste une "deuxième" langue. Ecrire des romans est une façon de garder le lien, en le fabriquant, grâce aux romans, entre la France et le Pérou. Depuis l'enfance, la France est une présence constante par la culture, la langue et la littérature; après, depuis 1992, c'est le Pérou qui est présent en France, grâce à l'écriture. Son oeuvre est une double porte, ou fenêtre d'un monde sur un autre, deux mondes qui communiquent et se nourrissent, mutuellement.

Tout commence dans l'enfance avec une rupture: un déménagement. Cet événement apparemment banal porte soudain en lui toutes les promesses d'un malheur flambant neuf. La famille est bientôt entourée de l'hostilité de nouveaux voisins, installés de longue date dans ce quartier. Pour tenter d'y échapper, les filles se cloîtrèrent dans l'univers familial et dans cette maison-hôte du changement qui les a fait tant souffrir, étouffant dans un même geste enfance et innocence. Ce roman d'apprentissage retrace l'histoire à la fois universelle et banale de jeunes gens dans une société en crise: le battement de la liberté, avec ses dangers et ses plaisirs, les amours et amitiés dans une société péruvienne des années quatre-vingt en pleine évolution, sous la menace nouvelle du terrorisme. Les vies privées sont bouleversées par la pression politique et sociale. Bientôt, au début des années quatre-vingt-dix, la guerre civile réveille tous les fantômes de l'histoire péruvienne, de la nostalgie des empires précolombiens au rêve d'une société meilleure. Pourtant, les jeunes vivent malgré la guerre, génération coincée entre l'utopie des libertés des années soixante-dix et l'explosion terroriste, le prix sanglant de ce songe.

Carpentier, Alejo : les élus et autres nouvelles, traduit par René Durand (Gallimard, 1989).

L'Auteur-de-Toutes-Choses intime à l'Indien Amaliwak de construire un Énorme-Canot et d'y embarquer toute sa famille avec des animaux avant la pluie. Au lendemain du déluge, Amaliwak a la surprise de rencontrer d'autres rescapés, des " élus " eux aussi... Dans ces quelques nouvelles d'une écriture incroyablement riche et colorée, l'écrivain cubain abolit le temps et les frontières à la recherche de la Paix et de la Liberté.

Magnifiquement écrit, ce recueil de nouvelles est un coup de cœur du club.

Carpentier, Alejo: la harpe et l'ombre; traduit par LF Durand (Gallimard, 1994).

Avant de mourir, Christophe Colomb fait le bilan de sa vie avec ses grandeurs et ses turpitudes...Récit à dimension épique, récit dense dans lequel tout est réel et pourtant tout est mirage.

Ce roman a eu le prix Cervantès en 1997.

Carpentier, Alejo : le siècle des lumières, traduit de l'espagnol par René L.F. Durand, (Gallimard, 1962)

Le Siècle des lumières est le quatrième roman de l'écrivain cubain. *Le royaume de ce monde* (1954) et *Le partage des eaux* (1955) révélaient déjà une écriture unique, à contre-courant de la littérature traditionnelle d'Amérique latine, alliant le réalisme le plus rigoureux à une poésie visionnaire, enrichie de mythes et d'archétypes universels.

Les prestigieux paysages des îles et de la mer des Caraïbes sont le décor de ce roman baroque et tragique où le grand écrivain cubain fait revivre des événements peu connus de la Révolution française. Autour du mystérieux personnage de Victor Hugues, qui joue un rôle important à la Guadeloupe en 1791, puis en Guyane où il devra renier son idéal, on voit toute l'Amérique de langue espagnole évoluer vers son émancipation. On revit l'atmosphère coloniale de La Havane, les drames sanglants de la grande Révolution, la guerre contre les Anglais ... Il est difficile de lire ce roman qui évoque le passé avec tant de force sans penser à des événements d'aujourd'hui.

Coloane, Francisco: le passant du bout du monde, traduit par François Gaudry (Phébus, 2000).

Le vieux loup du Grand Sud nous sort un dernier tour de son sac : l'histoire de sa vie, rien de moins. Un livre aussi indiscipliné que sa tignasse... " J'ai veillé dans ces pages, explique-t-il, à ce que l'écriture triche le moins possible. Au moins mes lecteurs ne seront pas dépaysés. Je leur vends cette fois encore le même alcool, aussi peu frelaté que possible : simplement, cette dernière cuvée aura mariné un peu plus longtemps que les autres dans le tonneau.

Recueil de souvenirs et d'anecdotes : le passage sur son enfance est particulièrement intéressant.

Coloane, Francisco : El guanaco, traduit par François Gaudry (Phébus, 1994).

La maison de Riera le Pelé, dans le Grand Sud chilien, accueille gens de mer et de terre, chasseurs de phoques ou de baleines, chercheurs d'or, gardiens de troupeaux. Un jour, Esther, la femme du Pelé, trébuche sur le corps d'une jeune Indienne, allongée au pied de la meule. A travers l'histoire de Men Nar, " Ombre de sang " et celle de sa fille, l'auteur de *Tierra del Fuego* et de *Cap Horn* convoque les Indiens Ona, peuple dont le sort est indissociablement lié à celui du guanaco, le lama sauvage. Il raconte la dignité, la grandeur de ces hommes qui, avant que les " massacres barbares " ne commencent, arpentaient aussi librement les territoires de chasse que ceux de la légende.

Coloane, Francisco : Tierra del fuego, traduit par F.Gaudry (Phébus, 1997).

Publié au Chili en 1963, Tierra de fuego se distingue d'un simple recueil de nouvelles à la fois par l'unité des récits, par celle des paysages désolés ou grandioses qui leur servent de cadre et par les thèmes récurrents qui les traversent : histoires de folie et de mort dont le héros innomé est ce Grand Sus qui aimait de tout temps l'imaginaire sud-américain. Les personnages qui hantent ce bout du monde sont tous plus ou moins des exilés gauchos condamnés à la solitude, marins attachés au service de rafiots hors d'usage, insurgés en fuite, chasseurs de phoques, parias de toutes les nations...sans oublier les Alakaluf et les Yaghan, qui furent les premiers habitants de ces terres promises à la désolation et que le « progrès » a chassés de leur propre Histoire.

Cortazar, Julio: les armes secrètes. Traduit par L.G. Bataillon (Folio, 1993)

Julio Cortazar est né à Bruxelles en 1914 et grandit en Argentine. Latino-américain par son engagement politique et sentimental aux côtés de Cuba et du Nicaragua. Il fait partie du Tribunal Russell, signe des manifestes mais refuse de devenir un leader politique.

« Il fut une époque où je pensais beaucoup aux axolotls. J'allais les voir à l'aquarium du Jardin des plantes et je passais des heures à les regarder, à observer leur immobilité, leurs mouvements obscurs. Et maintenant je suis un axolotl ».

La première phrase de la nouvelle «*Les Axolotls*» est à l'image de l'ensemble du recueil de Julio Cortázar, qui propose un panel de textes plus ou moins brefs, en équilibre sur le fil distinguant la fiction de la réalité, le rêve de l'état de veille. Le fantastique, décrit par Cortázar comme "l'autre côté des choses", est toujours en prise avec le réel, où il étend son empire, modifiant le temps et l'espace, les lois de la nature et la logique. Ainsi un homme ne sait-il pas ce qui se cache derrière son besoin d'observer ces poissons fascinants, les axolotls. «*L'Homme à l'affût* » qui nous propose le destin d'un homme qui recherche, dans sa quête métaphysique, une ouverture vers un ailleurs... mais lequel?

Dujovne-Ortiz, Alicia: Dora Maar prisonnière du regard, traduit de l'espagnol par Alex et Nelly Lhermillier (Grasset, 2003).

Dora Maar, Henriette Théodora Markovitch de son vrai nom, est née à Paris en 1907 d'un père croate, architecte, et d'une mère française, catholique fervente. Muse de Man Ray, compagne du cinéaste Louis Chavance puis de Georges Bataille, elle ne tarde pas à faire sien un cercle esthétique qui révolutionne le monde de l'art de l'entre-deux-guerres. Intellectuelle torturée, artiste à la conscience politique extrême, elle deviendra " la femme qui pleure ", amante de Picasso livrée aux exigences du génie, que leur rupture rendra folle, cloîtrée dans un mysticisme solitaire jusqu'à sa mort, en 1997 Ses portraits peints par Picasso seront alors vendus aux enchères, et son héritage âprement disputé puisque Dora choisit de tout léguer à l'Eglise. De Cocteau à Lacan, c'est toute une époque que dépeint Alicia Dujovne Ortiz. Au détour d'une enquête psychologique passionnante, elle fait défiler dans ces pages une pléiade d'artistes d'avant-garde et de grands esprits, et dresse le portrait d'une femme-image toujours mystérieuse, à laquelle la critique contemporaine attribue enfin le rôle qui lui revient.

Dujovne-Ortiz, Alicia : Femme couleur tango, traduit par Françoise Rosset. (Grasset, 1998).

Femme couleur tango incarne un des rêves de Julio Cortázar : la Mireya chantée dans les tangos argentins et la Mireille peinte par Toulouse-Lautrec ne font qu'une. Celle-ci est différente des autres filles de Madame. Elle vient d'Albi et en a le parler rocailleux, elle ne se corsète pas, elle est naturelle et, vraie rousse, elle rayonne. Quand monsieur Henri, lui aussi originaire d'Albi, fait sa connaissance, il tombe amoureux et la prend pour modèle. Cette belle amitié prendra fin lorsque Mireille suivra un bel Argentin ténébreux qui lui promet la fortune. Elle ne sait pas qu'elle emprunte le tristement célèbre " chemin de Buenos Aires ", celui de la traite des Blanches. Là-bas, elle découvre ce que l'Argentine a créé de plus authentique: le tango. Elle en devient une danseuse légendaire pour laquelle s'entre-tuent des hommes ambigus à chapeau noir et regard sombre. Elle initie aux secrets de l'amour un petit Toulousain qui deviendra un chanteur célèbre : Carlos Gardel. En 1935, l'année tragique où Gardel meurt dans un accident d'avion, le gouvernement argentin ferme les bordels de Buenos Aires. Mireille rentre à Albi, sa ville natale, celle aussi du peintre qu'elle a un jour aimé. Au musée Toulouse-Lautrec de cette petite ville du sud-ouest français, elle se retrouve elle-même avec sa robe verte, régnant dans son tableau vieux de cinquante ans.

Electorat, Mauricio : Sarte et la citroneta, traduit par Bertille Hausberg (Métailié, 2005).

Né à Santiago du Chili, Mauricio Electorat s'est installé à Barcelone après des études de journalisme et de littérature. Son premier roman, *Le Paradis trois fois par jour* (Gallimard, 1998) est un récit haletant, mêlant enquête sur un meurtre et histoire d'amour. On retrouve la même fougue baroque dans *Sarte et la Citroneta* (Métailié, 2005), où l'auteur se plaît à multiplier les points de vue et à superposer les époques. Entre le Paris d'aujourd'hui et le Chili de la dictature, le lecteur recompose, au fil d'un récit saccadé, la trajectoire de Pablo, alors que sa vie en déliquescence laisse ressurgir les souvenirs d'une jeunesse douloureuse. Un roman trépidant, mélange étonnant d'humour et de désenchantement : coup de cœur du club.

Franco-Ramos, Jorge : la fille aux ciseaux, traduit par R. Solis (Métailié, 2001).

Antonio et Emilio sont amoureux de la même fille, Rosario, la fille aux ciseaux, la belle tueuse, la Vénus futuriste, fascinée par la violence et la mort. Elle a séduit les deux garçons et les a entraînés dans une relation triangulaire faite de plaisir, de vertige et de peur, entrecoupée par les missions mortelles qu'elle effectue pour "les hommes" du narcotrafic. Rosario aimait Emilio mais c'est avec Antonio qu'elle parlait, et c'est Antonio qu'elle a appelé à l'hôpital où elle est en train de mourir, exécutée par celui qu'elle pensait tuer. Roman noir des bas-fonds de la drogue, de la prostitution et du crime, avec en toile de fond la ville de Medellín, *La Fille aux ciseaux* est aussi un roman d'amour et d'apprentissage vibrant et poétique. Mais ce roman laisse le lecteur perplexe : comment de tels sentiments peuvent cohabiter avec une telle absence de valeurs morales ?

Franco-Ramos, Jorge: Paraiso travel, traduit par René Solis (Métailier, 2004).

"J'ai su qu'en me mettant à courir j'allais la perdre et que moi aussi, en un clin d'œil, j'avais signé ma perte." Marlon, jeune clandestin colombien, s'égare dans New York le soir même de son arrivée. Commence alors une descente aux enfers, la traversée d'un cauchemar américain où Marlon, devenu SDF, n'a qu'une obsession : retrouver celle qu'il aime, cette Reina avec laquelle il s'est enfui de son Medellin natal. Ce récit d'une folle passion est aussi une plongée dans un New-York latino méconnu où des centaines de milliers d'exilés pareils à Marlon s'acharnent à recoller les morceaux du rêve brisé. Reconstituant peu à peu son passé et les étapes de son voyage, Marlon finira par trouver un sens à sa quête et sortir du labyrinthe. Comme dans « *La Fille aux ciseaux* », Jorge Franco dresse ici le portrait d'une génération désespérée au cœur d'un monde de violence.

Bon roman à recommander car c'est une excellente description de l'émigration difficile vers les Etats-Unis.

Fuentes, Carlos : la frontière de verre ; roman en neuf récits ; traduit par Céline Zins (Gallimard, 1999).

La frontière de verre, c'est la frontière qui sépare le Mexique des Etats-Unis, le long du fleuve appelé Rio Grande d'un côté, Rio Bravo de l'autre. Les neuf récits s'articulent autour de quelques personnages clés dont les hasards de la vie ou de la parenté organisent la rencontre sur cette frontière mythique, lieu de tous les litiges, de toutes les convoitises, et dont l'histoire est, aux yeux de l'auteur, si charnelle qu'elle ne peut s'écrire que comme un roman : de l'homme d'affaires mexicain, dont les intérêts rejoignent si bien ceux de ses associés américains, aux " dos mouillés " (ces wetbacks, comme les Américains appellent les clandestins qui viennent chercher du travail aux Etats-Unis), en passant par les ouvrières des usines de sous-traitance et les militants syndicalistes, Carlos Fuentes fait vivre toute une population frontalière, souvent venue des zones les plus pauvres du Mexique.

Fuentes, Carlos : Les années avec Laura Diàz, traduit par Céline Zins (Gallimard, 2001).

Immense et ambitieuse saga familiale dont le parcours nous fait traverser tout un siècle, *Les années avec Laura Diaz* donne à Fuentes l'occasion de dresser un tableau assez vertigineux des grands événements qui ont marqué l'époque, au Mexique, en Amérique et en Europe. À travers les hommes de sa vie, Laura est amenée à vivre, dans sa chair, les espoirs, les désillusions et les horreurs qui furent le lot des contemporains du XXe siècle.

Ce roman est un coup de cœur du club.

Garcia Marquez, Gabriel: les funérailles de la grande mémé, traduit par Claude Couffon (Grasset, 1977).

Gabriel Garcia Marquez est né dans un petit village de montagnes de Colombie. Il passe sa jeunesse à Aracataca, puis il ira à Barranquilla, où il fréquentera l'école San José. Il poursuivra ses études secondaires à Zipaquirá, centre minier proche de la capitale. Il fera ses études de droit à l'Université de Bogotá et se plongera dans la lecture des classiques latins et hispaniques.

Il a commencé à écrire durant cette période et délaissera ses études. Les événements de 1948 en Colombie l'obligeront à déménager à Barranquilla, où il commencera à travailler comme journaliste.

García Márquez deviendra rapidement un journaliste renommé grâce à son don de narrateur. Après la fermeture du journal pour lequel il collabore il entreprend de voyager avec son ami Plinio Apuleyo Mendoza. Gabriel Garcia Marquez obtint le prix Nobel de Littérature en 1982 pour l'ensemble de son oeuvre.

«Les funérailles de la Grande Mémé» regroupent des nouvelles écrites entre 1948 et 1962. L'auteur jette ici les bases de son univers romanesque: le bourg mythique de Macondo, dévasté de chaleur et d'ennui. Les Puissants côtoient un petit peuple naïf et inventif. La guerre civile passée, on vit sur des cadavres. Il faut toute la puissance démiurgique de l'auteur pour convoquer le Pape dans cet enfer, lui faire traverser la forêt vierge en gondole !

Garcia Marquez, Gabriel: Chronique d'une mort annoncée, traduit par Claude Couffon (Livre de poche, 1981).

Récit bref, l'histoire se déroule en cercles concentriques sous la forme d'une spirale infernale qui précipite la victime vers sa fin, connue de tous, qu'il soit acteur ou lecteur. L'écrivain colombien, par cette construction ingénieuse, développe avec humour et imagination, annonçant l'explosion lyrique et stylistique de « cent ans de solitude » le thème de la fatalité. Une fatalité décrite par Gabriel Garcia Marquez comme l'émanation concrète, émancipée d'une population aux règles ancestrales et à la destinée pétrifiée.

Garcia Marquez, Gabriel: cent ans de solitude, traduit par Claude et Carmen Durand (Seuil, 1968).

Il y a les bouches noires des fusils qui jettent des regards de mort au colonel Aureliano Buendia et il y a la mémoire du militaire qui, devant sa fin proche, s'élanche comme un disque solaire... Il revoit son village, le Macondo, perdu dans des territoires oubliés de l'Amérique du Sud, l'histoire fabuleuse de sa famille traversant, comme une dynastie royale, les trois âges de la vie : naissance, vie et décadence..

Au travers de l'histoire de ce village et de ses créateurs, Gabriel Garcia Marquez nous conte, avec cette magie des mots qui donne à son livre un reflet d'éternité, les peines, les joies, les espoirs et les craintes d'une famille qui tente par tous les moyens de conjurer la malédiction qui pèse sur les siens : cent ans de solitude. Avec ce roman majeur, véritable pièce maîtresse d'une littérature qui s'affirme, Gabriel Garcia Marquez pose les jalons qui soutiendront dans son développement le roman hispano-américain. Pour cette raison et pour le bonheur de lecture que procure *Cent ans de solitude*, plaisir jubilatoire du lecteur aux prises avec le génie, l'oeuvre de l'écrivain colombien est monumentale.

Garcia Marquez Gabriel: 12 contes vagabonds, traduit par Annie Morvan (Grasset, 1993).

A l'image des histoires qui les animent, ces vagabonds sont d'étranges pèlerins, tous latino-américains, projetés aux quatre coins d'une Europe insolite, en des aventures où la magie et l'humour sont articulés par ce que Gabriel Garcia Marquez considère comme essentiel à la construction de cet ouvrage : la perspective du temps.

Garcia Marquez, Gabriel : mémoires de mes putains tristes, traduit par Annie Morvan (Grasset, 1995).

« L'année de mes quatre-vingt-dix ans, j'ai voulu m'offrir une foule nuit d'amour avec une adolescente vierge. Je me suis souvenue de Rosa Cabarcas, la patronne d'une maison close qui avait l'habitude de prévenir ses bons clients lorsqu'elle avait une nouveauté disponible. Je n'avais jamais succombé à une telle invitation ni à aucune de ses tentations obscènes, mais elle ne croyait pas à la pureté de mes principes. La morale aussi est une affaire de temps, disait-elle avec un sourire malicieux, tu verras... »

Car les sentiments existent malgré la vieillesse.

Lamazares, Ivonne : Oublier Cuba, traduit par Valérie Rosier (Belfond, 2001).

Tanya a cinq ans quand sa mère Mirella rejoint la guérilla dans les montagnes. Dix ans plus tard, dégoûtée par le régime castriste, Mirella n'a qu'une idée en tête : fuir. C'est le regard sur le monde des adultes d'une adolescente qui a appris à vivre avec la révolution.

Liscano, Carlos: le rapporteur et autres récits, traduit par Jean-Marie Saint-Lu (10/18, 2005)

Des exercices de style virtuoses et souvent drôles, empruntant divers genres ou formes - le policier, le conte picaresque ou le monologue - forment les nouvelles qui composent ce recueil...

Autant d'histoires où s'entendent en écho les influences avouées de l'écrivain : Onetti, Céline, Kafka, Beckett. Avec une extraordinaire modernité, Carlos Liscano parvient à mêler l'absurde au réalisme et la naïveté à la rage. Car, si c'est bien dans le cœur oppressif et moite d'une prison uruguayenne qu'il a commencé à écrire, une des grandes singularités de ce recueil tient au fait que Carlos Liscano ne raconte pas ce qu'il est en train de vivre comme s'il s'agissait de la simple confidence d'un prisonnier politique. Carlos Liscano " rapporte " des faits et des sentiments humains, mais, à ce verbe, il offre un sens absolument inventif, et la réalité uruguayenne se trouve transmutée, fondue dans les timbres si singuliers de sa voix.

Mallea, Eduardo : Cendres, traduit par Jean-Jacques Fleury (Autrement, 1999).

Cendres, considéré à juste titre par la critique comme le chef-d'œuvre de Eduardo Mallea, est le récit d'une vie d'agonie, l'histoire d'une passion argentine, celle d'une femme, Agata Cruz, qui, au fil des pages de ce récit, se consume sans trop savoir pour qui et pourquoi. Cet être désemparé, « dont la voix est le silence », nous parle de la solitude, de l'angoisse et de la désespérance.

Mallea, Eduardo : Chavez, traduit par Sylvia Bénichou-Roubaud (Autrement, 1996).

Ce roman se situe au nord de la Patagonie. Un homme débarque dans un lieu perdu pour travailler. Muré dans son mutisme, il est rejeté par les autres. Le thème de la solitude y est de nouveau très présent.

Manet, Eduardo : Rhapsodie cubaine, (Grasset, 1996).

Qu'est-ce que l'exil ? Julian Sargats s'était bien promis de ne jamais quitter Cuba, ni surtout La Havane que sa grand-mère lui avait appris à aimer mais il a à peine treize ans, en 1959, quand il doit s'en aller à Miami. Son père, un émigré espagnol parti de rien qui a fait fortune à Cuba, décide de mettre ses biens à l'abri du régime castriste. Sa mère a choisi une autre forme d'exil, l'alcool. Julian tente de s'intégrer à la société américaine, il parvient même à se faire accepter par le cercle très fermé des vieilles familles bostoniennes mais c'est finalement à Miami qu'il revient s'établir dans cette petite société d'émigrés cubains partagés entre une indéfectible nostalgie et un militantisme virulent. Julian, lui, cultive plutôt une sorte de scepticisme désabusé qui l'amènera à se séparer de la femme qu'il aime, Emma, une passionaria anti-castriste sans jamais parvenir à l'oublier. Écrite dans une langue superbe (l'auteur, né à Cuba, écrit directement en français), cette méditation sur l'exil, peuplée de personnages attachants, a obtenu le prix Interallié en 1996.

Onetti, Juan Carlos : le puits, les adieux, traduit par L. Jolicoeur (10/18, 1985).

Écrits à quinze ans d'intervalle (*Le Puits* en 1939, *Les Adieux* en 1954), les deux récits ici réunis forment sans doute la meilleure introduction à l'œuvre de Juan Carlos Onetti. Avec ses putes expressionnistes, ses poètes ratés, ses communistes aigris, l'univers d'Onetti est peuplé de personnages types. L'écrivain a su recréer une atmosphère retraçant parfaitement la solitude de l'homme face à la mort.

Padura, Leonardo: les brumes du passé; traduit par Elena Zayas (Métailié 2006).

Mario Conde a quitté la police. Il gagne sa vie en achetant et en vendant des livres anciens, puisque beaucoup de Cubains sont contraints de vendre leurs bibliothèques pour pouvoir manger. Le Conde a toujours suivi ses intuitions et, ce jour d'été 2003, en entrant dans cette extraordinaire bibliothèque oubliée depuis quarante ans, ce ne sont pas des trésors de bibliophilie ou des perspectives financières alléchantes pour lui et ses amis de toujours qu'il va découvrir mais une mystérieuse voix de femme qui l'envoûtera par-delà les années et l'amènera à découvrir les bas-fonds actuels de La Havane ainsi que le passé cruel que cachent les livres. Leonardo Padura nous parle ici de ce qu'est devenue Cuba, des désillusions des gens de sa génération, "des Martiens" pour les plus jeunes mieux adaptés à l'envahissement du marché en dollars, aux combines et à la débrouille. Au-delà du roman noir et de l'enquête de Mario Conde, Leonardo Padura écrit un beau roman mélancolique sur la perte des illusions,

Parra, Angel : Dos Palomitas et autres mélodies, traduit par Bertille Hausberg (Mille et Une Nuits, 2004).

Angel Parra est né en 1943 à Valparaiso. Chanteur et compositeur, il fut déporté de force en 1973 dans le désert d'Atacama. En 1974, il s'exile au Mexique puis en France où il s'installe avec sa famille.

Dans le désert d'Atacama, après le coup d'Etat, quelques prisonniers creusent en plein midi un trou dans la terre sèche durcie par une croûte de salpêtre. L'un des prisonniers se met à siffloter l'air de Dos Palomitas...

A Paris, un exilé chilien rencontre au consulat une jeune compatriote : femme véhémente, révolutionnaire et féministe, elle a tôt fait de prendre dans ses filets ce peintre raté quinquagénaire.

Paz, Senel : Fresa y chocolate, traduit par Marianne Million (Mille et une Nuits, 2001).

La Havane, trente ans après le triomphe de la Révolution. David, militant des Jeunesses communistes, rencontre Diego, homosexuel esthète, cultivé et jouisseur. Passant outre les réticences de David, celui-ci va l'initier à la littérature, la culture - interdites - et, plus avant, à la découverte de l'autre dans sa différence, donc dans sa richesse. Fresa y Chocolate, très loin du sentimentalisme et de l'auto-compassion, est un récit sur l'amitié et la franchise, sur les conséquences dévastatrices de la confiance aveugle et obéissante en un dogme, sur l'amour qui ose affirmer sa diversité.

Ribeyro, Julio Ramon : Silvio et la roseraie : nouvelles, traduit de l'espagnol (Pérou) par Irma Sayol (Gallimard, 1981).

Il s'agit d'un recueil de nouvelles variées qui ne se passent pas toutes au Pérou. Il en émane une certaine nostalgie, nostalgie d'un monde où la vraie noblesse était d'origine espagnole. La principale nouvelle « Silvio et la roseraie » présente un personnage Silvio qui se retrouve propriétaire d'une roseraie disposée d'une certaine façon...

Sabato, Ernesto : Avant la fin, traduit par Michel Bibard (Seuil, 2000).

Scientisme, stalinisme, surréalisme, nazisme avec résurgence argentine en 1976, péronisme, existentialisme, esthétisme : Sabato a traversé, non sans blessures, toutes ces aventures et abominations avec une rectitude morale et une lucidité hors pair. En témoignent, du *Tunnel* jusqu'à ces Mémoires, les livres d'un homme pour qui la littérature n'est ni une mode, ni un jeu, ni un négoce, mais un engagement vital et métaphysique. Un homme dont le pessimisme de combat n'empêche pas la foi en l'utopie.

Sabato, Ernesto : le tunnel ; traduit par Michel Bibard (Seuil, 1995).

Récit existentialiste glacé, sans la moindre longueur ni la moindre complaisance. Juan Pablo Castel, un peintre, tente d'expliquer la logique insensée qui l'a conduit, presque malgré lui, à assassiner la femme qui était devenue sa seule raison de vivre. Par-delà l'intrigue policière et le drame de la jalousie, ce roman illustre la solitude consubstantielle de l'homme moderne. A sa parution, en 1948, *Le Tunnel* fut salué comme un chef d'oeuvre par Albert Camus et Graham Greene. Il est demeuré, à ce jour, l'un des plus grands romans de la littérature latino-américaine.

Sepulveda, Luis : un nom de torero, traduit par François Maspéro (Métailié, 1994).

Les soixante-trois pièces d'or de la collection du Croissant de Lune Errant ont été volées par les nazis. Après quarante ans de sommeil, à la chute du mur de Berlin, elles réapparaissent en Patagonie et la course poursuite commence entre la Lloyd Hanséatique et les anciens agents de la Stasi. La Lloyd a un atout majeur : Juan Belmonte. Il porte un nom de torero et un lourd passé de guérillero de toutes les révolutions perdues de l'Amérique latine. La Lloyd ne lui a pas laissé le choix : partir à la recherche des pièces d'or ou perdre Véronica, son unique raison de vivre, brisée par la torture. Dans cette course au trésor vers la Patagonie, Belmonte retrouve un Chili où le poids du silence n'a pas enterré la profonde humanité des habitants du bout du monde.

Sépulvéda, Luis: le vieux qui lisait des romans d'amour traduit par François Maspero (Métailier, 1992).

Ses romans parlaient d'amour avec des mots si beaux que, parfois, ils lui faisaient oublier la barbarie des hommes. Conte très léger qui a l'inconvénient de la bipolarité: bons d'un côté et méchants de l'autre.

Skarmeta, Antonio : la noce du poète, traduit par François Rosso (Grasset, 2001).

A la veille de la Première Guerre mondiale, Jerônimo Franck, fils bohème et idéaliste d'une famille de banquiers salzbourgeois, vient s'établir sur une petite île de l'Adriatique aussi pauvre qu'oubliée du monde. Surnommé le Poète, il n'en est pas moins un commerçant prospère : il redonne vie à "L'Européen ", un grand magasin abandonné vingt ans plus tôt par son propriétaire après que son fastueux mariage avec Marta, la plus belle des insulaires, s'est achevé en tragédie. Jerônimo a lui aussi décidé d'épouser la plus belle fille de l'île, et d'offrir pour l'occasion une fête grandiose, à la grande joie des habitants. Mais plusieurs menaces se profilent à l'horizon. L'île, sous domination austro-hongroise, a d'ancestrales aspirations indépendantistes, et un petit contingent de soldats impériaux, venu estimer combien de garçons vigoureux seraient mobilisables pour la Grande Guerre, a été égorgé. Des représailles sont à craindre. Enfin et surtout, une funeste superstition pèse sur la perspective d'épousailles entre le propriétaire de " L'Européen " et la jeune beauté locale... La noce du poète, néanmoins, se prépare dans la fièvre qui a saisi un peuple, truculent, courageux et matois, polisson et candide. Cette histoire d'amour et de légende, noire, poétique et savoureuse, nourrie de suspense et d'humour, offre une vision satirique et lucide des folies guerrières qui préludèrent à l'explosion de 1914. Que le ton soit lyrique, cruel, cocasse, allégorique, on ne peut qu'admirer la virtuosité de ce roman baroque et délectable.

Valdès, Zoé : l'éternité de l'instant, traduit par Albert Bensoussan (Gallimard, 2007).

Lola est la petite-fille préférée de Maximiliano Megia, et c'est uniquement pour elle qu'il accepte de rompre le silence dans lequel il s'est réfugié depuis que sa femme a quitté Cuba, le laissant seul avec ses cinq enfants. Son histoire débute en Chine : né de l'union très heureuse d'un célèbre chanteur d'opéra traditionnel, Li Ying, et de Mei, une jeune calligraphe, Maximiliano - Mo Ying de son vrai nom - est doté d'une intelligence et d'une sensibilité rares. Mais lorsque sa famille reste sans nouvelles de son père, parti à l'étranger comme des milliers de Chinois au début du XXe siècle pour échapper à la misère, Mo Ying s'exile à son tour pour essayer de le retrouver. Après bien des péripéties, devenu Maximiliano Megia au Mexique, il débarque à Cuba... L'éternité de l'instant constitue une nouvelle preuve éclatante du talent romanesque de Zoé Valdés. Dans une foisonnante mosaïque d'histoires et d'aventures, son pouvoir d'évocation est mis au service d'une émouvante quête d'identité et de sens.

Valdès, Zoé : la douleur du dollar ; traduit par Liliane Hasson (Actes Sud, 1997).

"Il était une fois une femme passionnément amoureuse, patiente comme on n'en voit plus, malheureuse comme on n'en fait plus." Ainsi de la vie exemplaire de Cuca Martinez, la fille séduite et abandonnée par l'homme de sa vie, Juan Pérez, qui, pour tout souvenir, lui a laissé un enfant et un précieux dollar de l'année 1935. Elle l'attendra huit ans. Il reviendra, mais pas pour Cuca ni même pour connaître son enfant... Des années prérévolutionnaires à nos jours, de la nonchalance à l'exubérance, mais aussi à la résistance d'un peuple, l'orgueilleuse et misérable Cuca incarne magnifiquement La Havane, dans toutes ses contradictions, sa violence et sa sensualité.

Valdès, Zoé: trafiquants de beauté; traduit par Carmen Val Julian (Actes Sud, 2001).

"J'ai treize ans mais je ne sais même pas dans quelle étape de ma vie je me trouve, ici on mûrit en un clin d'œil, mais en même temps, je ne sais rien de la vie. Pour moi, le monde c'est la Vieille Havane, et à la limite, le quartier du centre. " Le regard éblouissant de lucidité d'une jeune fille de treize ans sur un touriste-photographe émerveillé par la richesse et la beauté des quartiers délabrés de Cuba, l'époustouflante rencontre entre Beatriz et le fantôme d'Arthur Rimbaud, celle invraisemblable d'un homme et d'une femme en plein milieu du désert, sans oublier l'amertume des Noëls interdits de La Havane ou la lettre d'un couple aux rois mages pour redevenir enfants...Autant de portraits colorés, baroques ou insolites, de personnages pétillants de vie et avides de beauté malgré leur détresse et la misère, des trafiquants de beauté.

Recueil de nouvelles à lire absolument !

Vargas Llosa, Mario: le paradis un peu plus loin - (Gallimard, 2003).

Né en 1936 au Pérou, Mario Vargas passe une partie de son enfance en Bolivie. Dès l'âge de quatorze ans, il est placé à l'Académie militaire Leoncio Prado de Lima qui lui laisse un sinistre souvenir. Parallèlement à ses études universitaires, il collabore à plusieurs revues littéraires et, lors d'un bref passage au Parti communiste, découvre l'autre visage du Pérou. Il se lance dans le journalisme comme critique de cinéma et chroniqueur. Il obtient une bourse et part poursuivre ses études à Madrid où il obtient son doctorat en 1958. L'année suivante, il publie un recueil de nouvelles très remarqué, «Les caïds» et s'installe à Paris. Il écrit de nombreux romans, couronnés par des prix littéraires prestigieux. Devenu libéral après la révolution cubaine, il fonde un mouvement de droite démocratique et se présente aux élections présidentielles de 1990, mais il est battu au second tour. Romancier, essayiste, critique, Mario Vargas Llosa est considéré comme l'un des chefs de file de la littérature latino-américaine.

Le 7 avril 1803 naît à Paris la militante féministe et ouvriériste Flora Tristan. Un siècle plus tard, le 8 mai 1903, son petit-fils, Paul Gauguin, meurt seul et presque aveugle dans son faré des îles Marquises. Sous la plume de Mario Vargas Llosa, Flora Tristan et Paul Gauguin deviennent Florita l'Andalouse et Koké le Maori, deux êtres libertaires, passionnés,

profondément humains, hantés par une quête de l'absolu qui donne à leur vie une dimension tragique, et qui vécurent l'enfer pour avoir désespérément voulu bâtir le Paradis. A travers les destins croisés d'une militante et d'un artiste, Mario Vargas Llosa évoque, dans un roman à la construction magistrale, les grandes utopies politiques et artistiques des temps modernes.

Vargas Llosa, Mario : Eloge de la marâtre, traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan (Gallimard, 1990).

Dressant un malicieux catalogue de la luxure, Mario Vargas Llosa, sans s'écarter vraiment de la galerie de ses personnages habituels, avec ironie et truculence, réinvente le roman érotique. Don Rigoberto découvre le plaisir des sens dans les bras de sa seconde épouse, mais il a un rival en la personne de son propre fils, Alfonsio...